

ROMANS

■ Chez *Actes Sud Junior*, six titres pour ouvrir la collection *Raisons d'enfance* (39 F chaque) : *L'Arbre d'une vie*, de Jacques Delval, met en scène la rencontre entre un vieillard pensionnaire d'une maison de retraite et une petite fille, en vacances dans le village voisin. Leur amitié culmine dans une sorte de fugue irraisonnable et pleine de rêve, à la recherche de la propre enfance du vieil homme. La sobriété du récit sert un propos émouvant qui met en valeur la force et la pérennité des émotions de l'enfance.

Du même auteur, *Villa des équinoux* décrit l'angoisse d'une fillette, récemment installée dans une nouvelle maison, à l'écart du village, au bord d'une falaise, et qui perçoit les traces d'un passé mystérieux et tragique dont les adultes refusent de parler. Une intrigue bien menée pour souligner les risques de l'occupation de la mémoire familiale.

Ce thème intéressant est également au centre de *La Baguette de Mikado* et de *Wanda* de Françoise Grard, abordé par le biais d'intrigues romanesques malheureusement moins convaincantes.

La Mansarde, du même auteur, montre comment, devenue adulte, une jeune femme se remémore et réinterprète les souvenirs de son adolescence, marquée par l'amitié qui l'unissait à trois autres filles, entre plénitude et déchirures.

De Harm de Jonge, trad. Anne Georges : *L'Île des brumes*. Un roman à l'atmosphère très particulière, empreinte à la fois de douceur et de tristesse, d'une certaine poésie des lieux aussi, créée à la fois par le

thème - la maladie d'un enfant - et la façon dont il est traité, en mettant l'accent sur le monde imaginaire dans lequel le petit malade et son copain *Jonie* continuent de rêver et de bâtir du solide et du durable, rien qu'à eux. C'est après la mort de Peer que *Jonie* raconte les moments heureux partagés avec lui, ce génie du saxophone et créateur hors pair de chimères, les moments douloureux aussi quand chacun mesurait au fil du temps la terrible évolution de la maladie. Aucune compassion dans le ton, mais un hommage sincère, chaleureux à un copain merveilleux qui laisse derrière lui la force de continuer.

■ Chez *Albin Michel*, une nouvelle collection. Le Furet enquête, démarre avec quatre titres (35 F chaque). Le principe de la collection veut que les mêmes personnages se retrouvent dans chacun des récits, menés à chaque fois par un auteur différent. Le personnage-clé c'est Yannik Lerufet, dit le Furet, 14 ans, qui partage la vie de son oncle et de sa tante, voyageurs infatigables dans leur camion Mercedes aussi bien en France qu'à l'étranger. Toujours vigilant, il repère à chaque fois les mystères et les drames qui se jouent dans les endroits qu'il traverse. Et, fouineur de première, il mène l'enquête. Dans *Secrets de famille*, de Sylvie Granotier, le titre le plus intéressant de cette première livraison, il essaie de comprendre et de mettre au jour les raisons pour lesquelles Roland, le fils aîné du notaire du village, est retrouvé pendu. En démantelant l'affaire, il met le doigt sur la face cachée d'une famille de notables dont il mesure à la fois le drame, la fragilité, les maladresses et le désarroi. L'histoire se tient

adroitement et ne manque pas d'effets de surprise. Dans le genre, on a pourtant déjà vu mieux.

■ Aux éditions *L'Atalante*, Les Aventures de Johnny Maxwell de Terry Pratchett, trad. Patrick Couton, ill. Éric Sagot (159 F) regroupe les trois aventures de son jeune héros : *Le Sauveur de l'Humanité, c'est toi ; Johnny et les morts* et *Johnny et la bombe*, avec dix belles illustrations tout à fait dans le ton. Johnny n'a que des problèmes : il lui suffit de lancer son dernier jeu électronique pour que les extraterrestres, théoriquement cibles de ses missiles, lui envoient des SOS. Et le voici lancé dans une croisade de libération des E.T. virtuels. Il suffit qu'il traverse le cimetière de son village pour que les morts se plaignent du projet de la mairie qui ne veut rien moins que vendre leur dernière demeure pour y construire des bureaux. Et Johnny de se lancer en toute naïveté dans une croisade contre la corruption municipale. Enfin, lorsqu'on parle de la Seconde Guerre mondiale, quoi de plus normal que d'aller y faire un tour, grâce aux pochons gorgés de temps de la vieille clocharde d'à côté. Bref, trois récits savoureux, qui caricaturent avec bonhomie les petits et les grands défauts du monde. Rien n'échappe à l'impitoyable regard des enfants. Plus cocasse que *Le Grand Livre des Gnomes*, la série des Johnny Maxwell est le cycle le plus réussi de Terry Pratchett.

■ Aux éditions du *Bastberg*, dans la collection Indigo ; Histoire, de Gilles Fresse, ill. Michel Riu : *De la guerre à la mer* (28 F). Le cœur du livre est le récit ininterrompu d'un

vieil homme qui se souvient d'un court épisode de sa vie, pendant la Première Guerre mondiale, où il a été transféré avec sa classe de Lorraine en Bretagne. Et surtout de sa rencontre avec un Alsacien (qui avait donc la nationalité allemande) déserteur. Une rencontre qui permet à l'enfant de comprendre que dans ce cas précis désertion rime avec courage. Le roman s'ouvre et se termine avec des chapitres prétextes un peu agaçants et c'est dommage.

■ Chez *Bayard Éditions*, Alison Leslie Gold, trad. Isabelle Bézard : **Mon amie Anne Frank** (85 F). Ce livre est le témoignage d'Hannah Goslar, qui fut l'amie d'enfance d'Anne Frank à Amsterdam. Hannah et sa famille ont été déportées en 1943. Hannah raconte sa vie dans les camps, notamment à Bergen-Belsen, où elle a vu pour la dernière fois Anne Frank. Ayant survécu à l'Holocauste, elle raconte à Alison Leslie Gold les souvenirs de son amitié avec Anne Frank, ainsi que ce qu'elle a vécu dans les camps de concentration. Un témoignage sobre et poignant qui s'adresse aux enfants à partir de 10 ans dans une langue simple.

■ Chez *Dapper*, de Zaynab Alkali, trad. Étienne Galle, dans la collection *Au bout du monde* : **Jusqu'au bout de ses rêves** (35 F). Aujourd'hui encore au Nigeria, dans les villages de brousse, les traditions restent tenaces et l'autorité paternelle est rarement contestée. C'est ce que Li, de retour pour les vacances dans sa famille après une année d'école, constate et ne peut plus supporter. Transgressant les interdictions familiales, elle se rend un soir à une fête où elle rencontre

Habu Adams, son futur mari, qui lui fera quitter, pleine d'espoir, la brousse pour la ville. Si ce séjour ne tient pas ses promesses en détruisant leur union, il donnera à Li l'occasion et la force de conquérir sa liberté et d'affirmer sa révolte contre les valeurs et les contraintes d'une société qui laisse peu de choix aux jeunes qu'elle enferme.

■ À *L'École des loisirs*, en Neuf, d'Irene Dische, trad. Jeanne Étoré : **Entre deux saisons de bonheur** (58 F). Voir rubrique « Chapeau ! » p. 22.

De Chris Donner : **L'Histoire avec ma cousine** (48 F). Un séduisant exercice narratif, où l'on voit Chris Donner s'amuser à construire tout un récit à partir d'un instant très court démesurément dilaté : le temps à peine de souffler douze bougies sur un gâteau d'anniversaire, c'est bien assez pour qu'un gamin repasse dans sa tête tout un film, toute une histoire pleine d'embrouilles, de conflits et de mesquineries. Une vision féroce et drôle de ce que recouvre la paix des familles.

D'Anne Fine, trad. Nathalie Hay : **Un Bon début dans la vie** (60 F). Sentimentale, dégoûdée et déterminée, la jeune Ione devra déployer des trésors d'énergie et d'astuce pour arriver à ses fins - conduire au mariage deux amoureux qui ne cessent de se chamailler - dans un tourbillon de scènes plus épuisantes les unes que les autres. Une amusante comédie, menée comme un vaudeville, mais dont la légèreté n'exclut pas l'émotion.

De Sid Fleischman, trad. Patricia Berloger : **Le Treizième étage, une histoire de fantôme** (65 F). Pourquoi, alors qu'ils sont seuls au

monde depuis la mort de leurs parents, Buddy et sa sœur reçoivent-ils un appel à l'aide d'une certaine Abigail qui se prétend leur parente ? Pourquoi n'y a-t-il pas de treizième étage dans l'immeuble où elle leur donne rendez-vous ? Et pourquoi, en manœuvrant l'ascenseur, Buddy se retrouve-t-il soudain sur un bateau de pirates, en plein XVII^e siècle... et en pleine mer ? Une bonne histoire fantastique, qui mêle, au rythme intrépide de l'aventure, toute une série d'ingrédients romanesques aussi pittoresques qu'instructifs : sous le comique et le suspense, perce la note plus grave d'une dénonciation de l'intolérance et de l'absurdité des procès autrefois intentés pour « sorcellerie ».

De Sandra Glover, trad. Valérie Dayre : **Le Garçon de nulle part** (64 F). Mandy a 14 ans. Ses parents sont une famille d'accueil pour les enfants en difficulté, et la jeune fille ne s'habitue pas à voir partir ses « frères et sœurs » de tous âges qui passent dans sa vie, et surtout pas la petite Rose. Son univers bascule une fois de plus lorsque l'étrange J'hon débarque dans sa vie. Il a des pouvoirs extraordinaires : est-ce un extraterrestre ? Un télépathe averti ?, un dissimulateur ? Le livre prône nettement l'accueil de l'autre, le respect de chaque individu, les pouvoirs de l'amour. L'intérêt de l'histoire est bien soutenu par l'étrange ainsi que par l'inquiétude causée par la disparition de la petite Rose, même si on est parfois un peu agacé par tous ces bons sentiments. Réservé aux lecteurs les plus âgés de cette collection.

De Christophe Honoré : **Une Toute petite histoire d'amour** (48 F). Depuis la mort de sa mère, dont le souvenir est très fort et douloureux,

Julien vit seul avec son père, dans une complicité à la fois routinière, tendre et triste dont les rituels les protègent et les retranchent de la vie et de ses blessures. Une faille se produit quand des cinéastes s'intéressent au père, lui proposent un rôle, le convainquent d'entreprendre un tournage. Julien en profite pour regarder autour de lui, errer un peu dans Paris, se laisser séduire par une jolie fille aux intentions ambiguës. Des phrases courtes, juxtaposées, toutes au présent : l'apparente simplicité de l'écriture incite au contraire le lecteur à construire le sens de cette « très grande histoire d'amour » entre un fils et son père.

De Jean-François Ménard : *La Sorcière Mangetout* (52 F). Jonathan que ses parents obligent à finir tout ce qu'il y a dans son assiette invoque une aide magique : et la voilà ! en la personne d'une sorcière qui mange tout, ... mais vraiment tout ! Une série de situations cocasses, des personnages caricaturaux, un récit fantaisiste qu'on avale tout rond.

De Moka : *Un Ange avec des baskets* (48 F). Plus ou moins exclu d'une petite bande de cousins et copains en vacances, Paul s'éloigne et parcourt les ruines d'une ancienne abbaye. Il y trouve une fillette qui semble désemparée et qui s'adresse à lui dans un langage étrange, pour lui demander secours semble-t-il. Paul comprend qu'il vient brutalement de remonter trois siècles et qu'il se trouve plongé dans une inquiétante affaire de sorcellerie. L'incertitude est habilement entretenue entre le vrai et le croyable, dans un roman qui propose aussi une analyse psychologique intéressante.

Du même auteur, *Williams et nous* (54 F) propose la rencontre avec deux merveilleux enfants, deux frères qui sont « les plus gentils garçons du monde », sensibles, intelligents, attentifs aux autres... vraiment ! capables surtout de jouer, jouer et encore jouer. Leurs déboires avec les vilains gros durs du village et leur amitié avec la famille voisine enfermée dans le malheur sont l'occasion d'une découverte émouvante de la vulnérabilité et de la responsabilité.

De Marie-Hélène Sabard : *Léonardo les pieds dans l'eau* (52 F). Le jeune Martin raconte ses vacances familiales en Corse : son père plongé dans les cours de la Bourse, sa mère soucieuse de son apparence, le chien qui n'en fait qu'à sa tête et est responsable, involontaire certes, d'une avalanche de contretemps et d'aventures abracadabrantes qui inaugurent leur séjour en Corse. Léonardo c'est l'empêcheur de tourner en rond, celui qui cumule les catastrophes, le « pot de colle » de service. Un petit récit délectable et savoureux, qui n'a pas d'autre prétention que de faire rire... et y parvient parfaitement.

En Médium, de Brock Cole, trad. Jean-Robert Masson : *Les Faits tout simplement* (65 F). À treize ans, Linda est placée dans un centre d'accueil, le temps d'une enquête sur sa famille. C'est là qu'en accord avec l'assistante sociale elle va établir elle-même le rapport préliminaire en livrant, « tout simplement », les faits bruts qui ont jalonné et bouleversé sa vie. Avec un détachement désabusé, elle énumère sans en mesurer l'importance et la gravité la liste des innombrables maris d'emprunt de sa mère, les témoignages de son inconstance, les méfaits de son irres-

ponsabilité. Avec la même indifférence, sinon inconscience, elle évoque ses premières expériences amoureuses, sans plaisir ni sentiment, avec un des amis de sa mère. Un récit froid, sans lueur d'espoir, mais qui pose bien la problématique de ces familles à la dérive dans lesquelles les adultes n'assument pas leurs charges et leur part de responsabilité.

D'Anne Fine, trad. Dominique Kugler : *Mon amitié avec Tulipe* (65 F). Anne Fine ne faillit pas à sa réputation. Elle offre là aux adolescents le récit d'une amitié qu'on pourrait dire ordinaire, sauf qu'elle est vue et analysée avec justesse, une sensibilité toute particulière et une grande originalité. Découpé en trois parties bien distinctes, le roman s'attache à suivre pas à pas l'évolution des relations et des sentiments qui rapprochent puis séparent Nathalie et Tulipe. Dans l'école où elles sont toutes les deux marginalisées - Nathalie la narratrice parce qu'elle est nouvelle, Tulipe, pour son comportement difficile - leur exclusion les rapproche. Et si Nathalie est d'abord fascinée par Tulipe, partage avec elle les jeux les plus drôles, les plus inventifs et parfois les plus cruels, elle mesure peu à peu les manœuvres machiavéliques de cette adolescente qu'elle était prête à aimer, mais qui l'utilise et la domine. Dans la dernière partie du livre, Nathalie parvient à prendre ses distances tandis que Tulipe, toujours plus malmenée par la vie et sa famille, s'enfoncé plus avant encore dans la violence et la haine. Le sous-titre du livre « on ne naît pas méchant » résume à lui seul cette lente mais irréversible descente aux enfers d'un enfant que personne n'a aidé à grandir.

De Jean-Jacques Greif : **Le Ring de la mort** (48 F). S'appuyant sur les souvenirs racontés par Moshe Garbarz dans *Un Survivant* (Plon, 1984), Jean-Jacques Greif livre le témoignage d'un rescapé des camps d'extermination nazis. Moshe vit ses premières années en Pologne, puis, fuyant l'antisémitisme et la misère, il s'exile à Paris avec sa famille, partage sa vie entre son métier d'ouvrier cordonnier et la pratique de la boxe. En 1941 il est arrêté, détenu à Pithiviers, puis déporté en 1942 à Auschwitz. Il raconte, parce qu'il doit raconter, sa survie dans l'« usine à fabriquer les cadavres », la mort, la haine, l'extermination, avec une certitude : « si nous survivons, nous ne redeviendrons jamais des hommes comme les autres ». Le choix d'un récit au présent et à la première personne donne d'autant plus de force à l'évocation de cet enfer que, au sein même de la machine à détruire l'humanité, il construit le portrait d'un homme debout.

De Claire Julliard : **Marie Mélivent** (48 F). Il y a la cité, les voisins, l'école, les jeux, la gaieté d'un foyer un peu bancal, la vie comme elle va, à la hauteur des yeux d'un enfant : un univers clos et chaleureux, bordé d'une mystérieuse rivière aux eaux dormantes et trompeuses. Il y a aussi une étoile, Marie, l'amie, la belle, la glorieuse... Et le temps passe. En grandissant, Arnaud croit un temps que Marie est perdue pour lui, que la cité de son enfance n'est qu'une banale série d'immeubles, la rivière un égout, que la vie est sérieuse, sans surprise. Mais si tout était possible ? Comme dans les contes de fées ? Une histoire tendre et merveilleuse, écrite avec une simplicité qui lui donne tout son charme.

D'Alice Mead, trad. Hélène Misserly : **La Croix d'Adem** (38 F). Un roman d'une brûlante actualité qui décrit et dénonce les persécutions dont sont victimes les Albanais du Kosovo, à travers le récit d'Adem, un jeune villageois qui assiste sans comprendre à la mort de sa sœur, à l'arrestation de son père, avant d'être lui-même supplicié. La force du roman repose sur un réalisme poignant et sur l'analyse de la progressive compréhension par Adem de ce qui conduit les uns ou les autres, parmi les siens, à se soumettre, à se révolter ou à résister.

De Susie Morgenstern : **Trois jours sans** (38 F). À cause d'une insolence - qui le surprend lui-même -, William a été renvoyé du collège pour trois jours. Il n'ose pas l'avouer à sa mère et occupe comme il peut ses journées, multipliant les rencontres et surtout faisant le point sur sa vie, ses espoirs, ses doutes, ses frustrations. Un ton rapide, sans pathos, juste, pour l'analyse, parfois un peu trop appuyée, d'une crise adolescente ni tragique ni banale.

De Marie-Aude Murail : **Amour, vampire et loup-garou** (58 F). Un récit policier et fantastique à la fois, qui se déroule autour du Centre d'études des phénomènes paranormaux où la jeune Marianne fait un peu de secrétariat. Elle est poursuivie par un étudiant-loup qui lui cause de grandes frayeurs. Enquêtes, magouilles, meurtres et séductions... sur un rythme soutenu : un roman facile et divertissant.

De Tim Winton, trad. Nadine Gassié : **L'Amour est la septième vague** (62 F). Lockie Leonard, adolescent australien quitte la grande ville pour un coin perdu, une baraque en fibrociment au milieu

d'un marécage, et surtout un nouveau lycée où il va s'agir de se faire admettre par ses camarades de classe. Il y parvient à peu près, grâce à ses exploits en surf... et tout à fait, lorsque la vedette du lycée, Vicki Streeton se pème d'amour pour lui, mais aux dépens de sa volonté et de sa liberté. Tout l'intérêt du roman est dans ce jeu entre le fait de se conformer ou non aux conventions imposées par la communauté lycéenne, de répondre ou non aux avances intempestives et mécaniques d'une adolescente que l'idée d'un refus n'a jamais effleurée, ou de rester soi-même, libre et indépendant, mais non exclu.

De Rafik Schami, trad. Gisèle Godde : **Le Funambule** (70 F). On sent Rafik Schami très à l'aise dans ce récit virtuose où les histoires s'imbriquent les unes dans les autres et où le texte prend le temps de faire tous les détours qui se présentent. Mais un lecteur adolescent aura-t-il la patience de se plonger dans ces presque 400 pages dans lesquelles, malgré le foisonnement des épisodes, il ne se passe pas grand chose (un directeur de cirque plus tout jeune part à la recherche de ses racines et vit une nouvelle histoire d'amour), et qui traduisent plutôt une atmosphère, d'ailleurs remarquablement bien rendue, propre aux pays du Moyen-Orient où le temps n'a pas la même mesure que chez nous, où les relations sont autres, plus riches, plus amicales aussi peut-être. Un livre riche et optimiste, bien construit, bien écrit, mais réservé aux amateurs de cascades narratives.

De Grégoire Solotareff : **Les Filles ne meurent jamais** (48 F), nouvelle édition d'un roman précédemment paru chez Gallimard en Page

blanche. Un beau texte, tout empreint d'une émouvante nostalgie de l'adolescence, où l'auteur évoque avec finesse les contradictions et les entrecroisements des sentiments.

■ Chez Gallimard, la série À la Croisée des mondes de Philip Pullman, trad. de Jean Esch est une trilogie passionnante et enchantresse. Le cycle s'ouvre avec *Les Royaumes du nord* (115 F). Dans un univers parallèle proche de la fin du XIX^e siècle, tout le monde a un démon, incarnation de sa conscience et de son caractère. Jusqu'à l'adolescence, le démon se transforme selon l'humeur du moment ; après, il adopte une forme animale fixe. Du haut de ses douze ans, Lyra, l'héroïne du roman, n'a pas froid aux yeux. À Oxford où elle vit, les Érudits et Lord Asriel, son oncle, un explorateur polaire fantasque, débattent des rapports entre la Poussière et le lien humain/démon, ainsi que de la théorie des mondes parallèles. Puis Roger, son meilleur ami, disparaît avec d'autres enfants. En se lançant à sa recherche à l'aide de l'aléthiomètre, un petit appareil quasi magique qui dit la vérité sur le monde et les êtres, elle apprend que Lord Asriel est prisonnier d'une forteresse au fin fond du Pôle Nord, que sa captivité et les disparitions d'enfants sont liées. Elle croise sur sa route une extraordinaire galerie de personnages : John Shea, le roi des Gitans, Lee Scoresby, un aérostatier texan au grand cœur, Iorek Byrnisson, le roi en exil des Ours-en-armure, un plantigrade doué de la parole, formidable combattant qui se met à son service, des sorcières volant sur des branches de sapin, et Miss Coulter, femme superbe et machiavélique, éminence

grise de la toute puissante Église et principe du Mal qui expérimente la nature de la Poussière en tranchant le lien qui unit les enfants disparus à leur démon, au risque de les tuer.

La Tour des Anges (98 F) est le deuxième volume de la série. À la fin de *Les Royaumes du nord*, Lord Asriel ouvre la porte entre les mondes en contrôlant la Poussière. Lyra l'emprunte et rencontre Will, un garçon de son âge venu de notre monde. Dans un autre univers, dans une ville peuplée d'enfants, ils essaient d'échapper ensemble à leurs ennemis. Pendant ce temps, le personnage de Lord Asriel s'étoffe. On découvre ses buts. Alors que les agents de l'Église et les troupes du Magisterium se massent dans l'univers de Lyra, il réunit une armée venue de tous les horizons pour faire la guerre au créateur de l'univers. Tous ces affrontements en cours ou en gestation

se font soudain écho.



Super Manolito, ill. E. Urberuaga, Gallimard Jeunesse

L'auteur précise également les questions qu'il pose sur l'enfance. La révolte de Lord Asriel serait-elle une parabole de la révolte de l'enfant contre ses parents ? Ce deuxième volume apporte sa pierre à l'édifice ; les affrontements y dépassent les simples conflits entre individus pour prendre une dimension cosmique. Une superbe réussite dont on attend impatiemment la suite.

Dans la collection Folio Junior, de Philippe Delerm, ill. Martine Delerm : *Elle s'appelait Marine* (29 F). Une réédition qui compte probablement sur la notoriété actuelle de l'auteur pour faire redécouvrir un texte publié chez Milan il y a dix ans. Un roman de facture classique, qui évoque avec sensibilité l'influence durable sur un jeune garçon de la campagne de sa brève amitié avec une fille venue d'un tout autre milieu.

De Johnston McCulley, deux titres complets, après *La Marque de Zorro*, la publication des aventures originales de Zorro : *La Vengeance de Zorro*, trad. Lætitia Devaux (32 F) et *Zorro et son double*, trad. Noël Chassériau (29 F). Un bon moment de plaisir.

D'Elvira Lindo, trad. Virginia Lopez-Ballesteros et Olivier Malthet, ill. Emilio Urberuaga : *Super Manolito* (29 F).

Où l'on retrouve, égal à lui-même, le fameux héros (c'est lui qui le dit...) du quartier de Carabanchel :

une série

de portraits et d'anecdotes tout en gouaille et en astuce pour une plongée sympathique dans la vie quotidienne d'un gamin rien moins qu'exceptionnel (puisque c'est lui qui le dit !).

D'Emily Walcker : **Harry Potter à l'école des sorciers** (39 F). Voir rubrique « Chapeau ! », p. 21.

Dans la collection Page blanche, de Régine Detambel : **Le Valet de carreau** (32 F). Que vient faire le valet de carreau ordinaire d'un jeu de cartes dans l'histoire d'un jeune lycéen laveur de vitres à temps perdu dans une cité de province ? Il permet à ce dernier d'entrer en contact avec une famille humiliée par le chômage et endeuillée par la mort d'un père qui n'a pu affronter la situation, et qui s'est barricadée sur la terrasse d'un immeuble. Si l'approche est périlleuse, la générosité et la persévérance du jeune garçon feront le reste. Régine Detambel développe avec originalité le thème trop connu de l'indifférence et de l'incompréhension. Elle dénonce la loi du confort égoïste qui régît trop souvent la vie des cités et ironise sur les culpabilités tardives et les remords qui ne coûtent rien. Les épisodes rocambolesques ne nuisent pas au sérieux de l'histoire mais en sauvegardent la fraîcheur.

De Nadèjda Garrel : **Giovanna ou le miracle des eaux** (32 F). Des intrigues et des personnages bien différents mais une remarquable unité de ton dans six nouvelles parfaitement ciselées : drames terribles ou petits événements déstabilisateurs sont évoqués comme des moments où le rêve, les sentiments et la réalité s'entremêlent, en soulignant la sensibilité particulière de l'enfance.

Dans la collection Page noire, d'Yves Hughes : **Contre la montre** (34 F). L'inspecteur Yann Gray poursuit sa carrière : après *Vieilles neiges* et *Fausse note*, le voici plongé, avec ses acolytes favoris - copine délicieuse, gamin malin et vieille aristocrate farfelue - dans une nouvelle enquête, cette fois dans le milieu des cyclistes amateurs. Le ton humoristique et plaisamment désinvolte du récit, le style familier, le naturel des dialogues contribuent autant que le suspense au charme de la lecture.

■ Chez *Hachette Jeunesse*, dans la collection Éclipse, de Michel Leydier : **J'ai pas triché** (14 F). Quatre nouvelles dont tous les héros sont des adultes. Le titre général est emprunté à la première, la plus forte, celle qui réussit le mieux à faire entrer le lecteur dans la peau de son personnage sportif. La dernière est particulièrement cruelle. Une impression d'histoires fortes et marquantes, plutôt réussies, qui s'adressent aux plus grands.

De James Moloney, trad. Laurence Kiéfé : **L'Orage** (14 F). C'est l'histoire angoissante d'un jeune garçon que sa passion du skate-board a conduit dans une véritable sorcière : il est prisonnier, par temps d'orage, dans une canalisation. Or il y a déjà eu des morts... Une histoire courte qui oscille entre réel et fantastique, le tout ancré dans une réalité proche du monde des adolescents.

En Livre de poche Jeunesse Cadet, de Michael Ende, trad. Florence de Brébisson : **Des Parents sur mesure** (26 F) ou comment s'y prendre, quand on est une petite fille, unique de surcroît, pour faire obéir ses parents au doigt et à l'œil. C'est très simple, on a recours à une

fée. Et comme toute fée qui accomplit bien son travail, Francina Enigma propose un marché... de dupes. Si les deux sucres magiques qu'elle donne à Lena ont le pouvoir de faire rétrécir ses parents de moitié à chaque refus qu'ils opposent à leur fille, c'est la petite fille qui doit subir le même sort quand il s'agira de leur faire retrouver leur taille normale. Si le thème est éculé, la verve de Michael Ende et les situations rocambolesques renouvellent le genre pour le plaisir de tous.

De Catherine Lamont-Mignot, ill. Christophe Durual : **Une Sorcière dans le coffre à jouets** (26 F). Une histoire terrible et qui fait franchement peur. Les deux poupées de Perrine prennent vie : celle de bois, délaissée et donc jalouse, devient une sorcière remplie de haine. Elle se venge d'abord sur la poupée de laine, avant de s'attaquer, 20 ans plus tard, aux enfants de Perrine. Un suspense bien construit, dans une atmosphère assez glauque et pesante, au cours de laquelle chaque lueur d'espoir est immédiatement anéantie par une angoisse plus grande encore. Ce n'était qu'un cauchemar, mais le lecteur ne le découvre qu'au tout dernier chapitre. Réservé aux cœurs bien accrochés.

Jenny Nimmo, trad. Jean-Pierre Aoustin, ill. Arnaud Rouèche : **Dalila et les sortilèges** (29 F). Dalila la chatte possède un pouvoir surnaturel : d'un coup d'œil, quand un chien lui fait peur, elle le ratatine pour en faire une ridicule bestiole toute moche et toute rabougrie. Prince, l'une de ses victimes, bizarrement doué tout à coup de parole, convainc une petite fille de l'aider à retrouver sa pres-

tance canine. Une sympathique fantaisie, menée sur un rythme alerte.

En Livre de poche Jeunesse Junior, de Bertrand Solet, ill. Bruno Mallart : **Une Histoire de brigands** (33 F). En 1588, à Paris, deux jeunes Bretons se lient d'amitié. Revenus en Bretagne après la journée des barricades et l'assassinat du Duc de Guise, ils se mettent au service de la Ligue catholique. Un engagement qui conduira le plus ambitieux et violent d'entre eux à la tête d'une véritable bande de brigands et provoquera chez son ami de profondes remises en question. La solidité de l'intrigue, la vraisemblance des personnages, la fluidité du passage entre aventure singulière et évocation historique font de ce roman l'objet d'une lecture stimulante.

En Livre de poche Jeunesse Junior, collection Mon bel oranger, de Wilson Rawls, trad. Henri Theureau : **L'Enfant qui chassait la nuit**. (35 F). Un roman à la fois d'initiation et d'aventures dans lequel un jeune

garçon passionné de nature et de chasse dresse et élève de façon exceptionnelle deux chiens à la chasse au blaireau. Indépendamment de la beauté des paysages, rendue sensible par le plaisir qu'y trouve Billy lui-même, ces chasses nocturnes qui mettent en danger la vie des chiens et de leur maître mais témoignent aussi de leur ténacité et de leur affection réciproque, organisent le récit en lui donnant des allures de conte : chaque partie de chasse correspond à une épreuve de difficulté progressive que chaque victoire qualifie davantage, jusqu'à l'épreuve finale qui sacre le trio et clôt leur histoire. Agréable, vivant et facile à lire.

En Livre de poche Jeunesse Senior, de Patricia Bullit : **Je ne veux plus jamais avoir 13 ans** (29 F). C'est le journal intime d'une jeune adolescente dans les années 60. Un journal entrecoupé de quelques bribes du « roman » qu'elle écrit et qui reflètent son état d'esprit. Elle va mal, elle ne s'aime pas, on ne l'aime pas. Elle est en conflit avec ses parents, surtout avec sa mère, et subit, par son comportement qui traduit sa dé-

tesse, des humiliations et des brimades. Mais par-dessus tout la jeune fille pense ne pas avoir de raisons objectives de se plaindre. Une vraie détresse d'adolescente perce à travers toutes les lignes de ce roman peut-être en partie autobiographique.

De Fanny Joly : **Cynthia le rock et moi** (27,50 F). Voici un récit alerte et amusant dans lequel trois lycéens partageant la même passion de la musique et pour deux d'entre eux, les mêmes sentiments à l'égard de Cynthia la jolie chanteuse, essaient avec elle de créer un groupe de rock. Les révisions du bac invoquées pour bénéficier d'un lieu à l'écart deviennent des répétitions d'orchestre et les trois amis progressent en musique, en amitié et dans leur conception un peu conquérante des jeunes filles grâce à la forte personnalité de Cynthia. Tout l'humour est dans les situations incongrues, les quiproquos, les mésaventures et les portraits des adultes. Sympathique.

De Michèle Marineau : **Cassiopée. L'Été polonais** (33 F). Reprise d'un titre paru aux éditions Québec Amérique en 1988. Cassiopée a 13 ans, ses parents sont divorcés et sa mère vit de nouvelles amours que la jeune fille n'accepte pas. Cassiopée se sent moche, inintéressante, sans saveur... L'été arrive et, refusant les solutions proposées pour les vacances, l'adolescente fugue. Et là, guidée dans l'ombre par ses proches, elle rencontre une famille polonaise, d'où le titre du livre - étonnante et attirante. Cette expérience l'aidera à accepter sa famille, à s'accepter elle-même, à s'ouvrir aux autres. Une histoire typique d'adolescente qui vit ses premiers émois sexuels.



Une Histoire de brigands, ill. B. Mallart, Livre de poche Jeunesse

Dans la collection Vertige Policier, d'Olivier Challet : **Bardin retourne au lycée** (31 F). Double meurtre au lycée Saint-Vincent. C'est l'occasion pour l'inspecteur Bardin de mener sa première enquête, avec conscience mais aussi, par manque d'expérience, avec quelques maladresses que le lecteur se fait un malin plaisir de relever. La force de ce roman policier réside justement dans le fait que le lecteur tâtonne exactement comme l'inspecteur et le suspense est bien maintenu jusqu'à la fin.

Sophie Marvaud : **Vacances mortelles** (27,50 F). Une belle Américaine est retrouvée morte dans la piscine de sa résidence. Octavie, 15 ans, en avance de quelques jours de vacances sur sa famille et Jacques Bontemps, 50 ans, auteur - gay - de romans policier enquêtent. Dans ce roman la vie se mêle habilement à l'intrigue et l'intime côtoie l'exceptionnel. Une lecture agréable, mais sans réel suspense.

Dans la collection Vertige fantastique, **Zoé-Louise, mon amie fantôme** (27,50 F) de Pam Conrad, trad. Agnès Piganiol. Délaissée par une mère qu'elle ne comprend pas puis confiée à ses grands-parents, Zoé s'invente une amie imaginaire qui l'aidera à grandir en acceptant sa situation. C'est une fillette de son âge, Zoé-Louise, qui habitait à la fin des années 1860 la même maison. Enfant enjouée qui mène une existence heureuse dans une famille du siècle passé, elle est pour Zoé la compagne de jeu idéale. Mais un drame la guette, qui entraînera sa mort en 1870 à l'âge de 11 ans. Les efforts de Zoé pour la sauver et son expérience du drame vont lui permettre de résoudre la crise existentielle qu'elle traverse. La grande

originalité du roman tient au va-et-vient entre 1870 et notre époque par un escalier qu'empruntent les deux fillettes pour se retrouver par-delà le mur du temps. La tension monte au fil des révélations sur le destin funeste de Zoé-Louise tandis que Zoé éprouve toujours plus de difficultés à franchir l'escalier. Un très beau roman qui ravira tous les lecteurs, amateurs ou non de fantaisie.

En Vertige Coup de foudre, de Marjaleena Lembeke, trad. Marie-Claude Auger : **L'Été où tout le monde est tombé amoureux** (26,50 F). Bien que le texte nous parvienne grâce à une traduction de l'allemand, il s'agit d'un petit roman finlandais, auquel de nombreux détails très concrets donnent une saveur bien nordique. Du haut de ses douze ans, une fillette observe les aventures amoureuses de son entourage et analyse ses propres émois. À travers son récit, vivant et plein d'humour, se dessine le portrait attachant d'une fillette pleine de franchise et d'optimisme. Un ouvrage malheureusement desservi par la laideur de sa couverture.

D'Ellen Wittlinger, trad. Florence Mortimer et Isabelle Deparis : **Trop jeune pour moi** (27,50 F). Justine n'est pas « populaire », elle passe pour une intello parce qu'elle aime les livres, le cinéma européen et n'a pas de petit copain. En plus elle devient amie avec son jeune voisin - trop jeune pour elle ! - qui partage ses goûts et refuse de se conformer aux règles sociales qui régissent la vie des collégiens de la ville. Les portraits sont justes, l'atmosphère très américaine bien rendue, mais le roman n'évite pas les longueurs.

En Vertige Science-fiction, **La Fille au chien noir** (26,50 F), de Gudule raconte une tranche de vie d'Alex. Mal dans sa peau, partagé entre son don pour le dessin et son amour des mathématiques, il est la risée de sa classe, se heurte à ses parents. Sa rencontre avec un grand chien noir, puis Oona, sa maîtresse, l'amène à s'accepter puis à aller vers les autres adolescents. La science-fiction s'introduit lentement dans ce récit tout en retenue pour aboutir à un dénouement poignant : robots venus du futur, la fille et son chien tissent un trait d'union entre la banlieue au présent et un avenir malade qu'Alex guérira s'il sait être lui-même. Une science-fiction sans effets spéciaux qui dessine les mécanismes de la maturation psychique d'un adolescent d'aujourd'hui. Une agréable lecture.

Jonas 7 : clone (29 F), de Birgit Rabish, trad. Marie-Claude Auger-Gougeat. Dans un avenir pas si lointain que cela, un accident fait basculer la vie de Jonas. Il est touché à la rétine. Les médecins lui greffent donc des yeux qu'ils prélèvent sur son clone... Le récit s'articule autour de discussions philosophiques ou éthiques sur la nature du clone. Parce qu'il naît d'une culture de laboratoire, est-il un individu à part entière ou une banque d'organes sur pieds ? Telles sont les questions auxquelles l'auteur invite le lecteur à réfléchir. Ce roman intelligent mais difficile d'accès, parfois bavard, s'adresse à de bons lecteurs soucieux d'aborder par l'exemple les grands enjeux de demain.

En Vertige Cauchemar, **Les Racines de la forêt** (31 F), de Tais Teng, trad. Florence de Brébisson. Damon et Deirdre découvrent

qu'ils ne sont pas humains. Leurs parents sont des Sidhes, génies de la forêt réfugiés dans notre monde pour échapper à l'inexorable métamorphose végétale qui les guette dans la Forêt Primitive, le cœur magique de leur univers. Mais nul n'échappe longtemps à son destin. Quand l'Homme Vert les rattrape, les deux enfants s'embarquent dans une odyssée douce-amère à travers le monde des Sidhes. Cette découverte de l'autre univers constitue pour eux l'apprentissage de leurs pouvoirs ainsi que des dures réalités de la vie. Les belles descriptions de l'autre univers superposé au nôtre confèrent des accents poétiques à ce récit d'initiation prenant.

Un Zombi dans les bayous (27 F), de Jackie Landreaux-Valabrègue. Il se passe de drôles de choses dans le collège Saint-James, situé en plein milieu des bayous du Mississippi. Plusieurs personnes ont vu Peter, récemment décédé, déambuler autour des bâtiments. Meg, adolescente en rupture, est le principal témoin de ces apparitions. En outre, elle se heurte à Joe, un inquietant cajun qu'on dit un peu sorcier. *Un roman fantastique* réussi, dont l'atmosphère délétère devient peu à peu étouffante. On déplorera cependant que le titre déflöre le sujet.

La Vallée d'or (27,50 F), d'Emily Rodda, trad. Marianne Costa, est un beau roman de *fantasy*. Après le retour de Rowan et de ses compagnons de *La Montagne de glace* (dans la même collection), on plante dans le village de Rynn les graines de montanilles qu'ont ramenées les aventuriers. La récolte promet d'être exceptionnelle. Lorsqu'arrivent les

Voyageurs, un peuple nomade allié traditionnel des villageois, le conseil du village décide de la cacher afin d'en garder le bénéfice pour eux seuls. Et quand les villageois sombrent dans un mystérieux sommeil, les rescapés accusent aussitôt les nomades qui ont quitté précipitamment le village, en quête de la mythique Vallée d'Or, symbole de richesse et de puissance. Rowan part affronter ce nouveau péril en compagnie de Zeel, la fille d'Ogden le chef des Voyageurs. Ils découvriront que le destin de la Vallée d'Or et de Rynn sont liés. La résolution de cette épreuve enseignera à tout le village l'humilité ainsi que la tolérance envers les étrangers et leurs différences. Et que la sagesse réside dans les belles histoires. Dont acte.

■ **Chez Hurtubise**, dans la collection Atout Histoire, de Josée Ouimet : **Le Moussaillon de la Grande-Hermine** (38 F). En 1535, au cours du deuxième voyage de Jacques Cartier vers ce qui deviendra le Canada, un jeune mousse, parti la tête pleine de rêves d'aventures, découvre les dangers et les pièges d'une telle expédition. Un récit dur, à rebours des mythes ou des idées convenues, fondé sur des faits historiques authentiques.

Dans la collection Atout Policier, de Laurent Chabin : **Sang d'encre** (38 F). Un écrivain en panne d'inspiration se rabat sur un sujet-bateau commodément vengeur : son prochain roman mettra en scène l'assassinat d'un éditeur. Or il apprend le lendemain que son éditeur a été tué, exactement dans les mêmes circonstances que celles qu'il vient d'imaginer. Troublé, il poursuit néanmoins son texte et ajoute

quelques autres meurtres : ils ont tous lieu « en vrai », toujours avec les détails qu'il est seul à connaître. Un bon suspense, mystérieux et inquietant à souhait, mais le dénouement semble un peu plat.

De Norah McKlintock, trad. Claudine Vivier : **Fausse identité** (38 F). Zanny a 16 ans, elle vit seule avec son père dans une petite ville tranquille où ils mènent enfin une vie stable après d'incessants déménagements. Elle s'agace un peu de ce qu'elle prend pour de la surprotection de la part de son père, mais sans trop y attacher d'importance, jusqu'au jour où son univers bascule tragiquement : son père est assassiné, un policier affirme qu'il était accusé d'un vol de 10 millions de dollars et qu'il se cachait sous une fausse identité. Un bon roman policier, au suspense efficace, avec de multiples rebondissements.

Dans la collection Atout Récit, de Jean Little, trad. Claudine Vivier : **Joyeux Noël, Anna** (38 F). Un récit un peu long à se mettre en place, mais aussi assez riche grâce aux péripéties et à la personnalité très intéressante de la jeune protagoniste, Anna, dernière d'une fratrie importante et encombrante. Anna qui est maladroite, qui peine en classe, qui se sent exclue d'à peu près tout. Une fillette que les uns et les autres enferment dans son rang de petite dernière qui compte pour du beurre. Mais elle souffre, elle se bloque et s'enferme dans une solitude qu'elle n'aime pas, avant de s'épanouir et de naître enfin à la vie. Le roman se déroule dans les années 30, entre l'Allemagne où le nazisme commence à faire fuir les gens et le Canada où se réfugie la famille.

■ Chez *Magnard*, dans la collection *Les Policiers*, de Didier Convard, ill. Paul : **Dix petits Blacks** (42 F). Après *Les Trois crimes d'Anubis*, nouvelle enquête pour Quentin, le collégien surdoué, fils d'un inspecteur de police, qui débrouille en secret les dossiers dont son père est chargé en se faisant passer pour un informateur anonyme. Cette fois il s'agit de démasquer les auteurs d'une série d'assassinats dont sont victimes des Africains réfugiés à Paris. Une intrigue bien ficelée et menée tambour battant entraîne à la rencontre de personnages très divers.

Dans la collection *Les Fantastiques*, **Kofi et les Buveurs de vie** (42 F), de Jean-Pierre Andrevon, ill. Siro, est la seconde aventure de Fabien, le héros de *Le Parking mystérieux*. L'accent est mis cette fois sur les dures réalités de la vie de banlieue. Les jeunes des cités sont en émoi. Certains ont disparu sans laisser de trace. L'atmosphère tendue d'ordinaire se fait oppressante. Des rumeurs contradictoires circulent, tandis qu'une voiture sillonne la ville en silence la nuit. Puis on découvre un premier corps exsangue. Cette histoire parfaitement maîtrisée permet à l'auteur une évocation sans complaisance de la vie au quotidien de la jeunesse mélangée de nos banlieues, des cités comme lieu d'errance, physique et mentale, mais aussi comme lieu d'amitié et d'amour. Un roman attachant aux personnages touchants, dans la veine des romans sociaux de Jean-Pierre Andrevon.

Quant à *La Momie du temple interdit* (42 F) de Roger Judenne, ill. GorrIDGE, ce mystère des pyramides bien ficelé mène le lecteur sur la piste d'une énigme que pose la Bible



Le Sourire d'Anaïs,
ill. F. Rébena, Nathan.

aux archéologues. Une réflexion sur les dangers de la science dans un contexte inhabituel.

■ Chez *Milan*, en *Milan Fiction*, réédition de trois titres de Philippe Delerm : **C'est bien** et **C'est toujours bien** (42 F chaque) écrits pour les enfants bien avant *La Première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, sur le même mode : évocation de tous les petits bonheurs de l'enfance, sentiments doux et sensations délicieuses... Pour les amateurs.

En pleine lucarne (46 F) est le récit nuancé et attachant de la passion d'un adolescent pour le foot, de ses déboires sportifs et amicaux : un ton juste, pour une intrigue bien menée.

Dans la collection *Zanzibar Policier*, de Christian Poslaniec, ill. Béatrice Tillier : **Le Boucher sanglant** (30 F). Soupçonné d'un meurtre, un garçon

boucher prend la fuite et mène lui-même l'enquête, avec l'aide d'un groupe d'enfants dont deux sont comme lui originaires de l'ex-Yougoslavie. L'aventure leur permettra de (re)découvrir ce pays après la guerre et d'identifier les véritables coupables. Un bon récit de suspense, dans un cadre intéressant.

■ Chez *Nathan*, dans la collection *Pleine lune, Amitié*, Nadine Brun-Cosme, ill. Frédéric Rébena : **Le Sourire d'Anaïs** (43 F). Sébastien a le cœur en peine : l'immeuble dans lequel il a toujours vécu doit être détruit. Il déménage dans une maison un peu de guingois, chargée d'histoire, mais située dans un quartier bien différent. Là, il éprouve un sentiment de honte pour lui et pour sa famille. Heureusement il rencontre Anaïs, elle lui fait partager son secret qui le rejoint étrangement. Un récit un peu nostalgique et sans surprise.

■ Au *Père Castor-Flammarion*, en *Castor poche Suspense*, de Jacqueline Mirande : **Double meurtre à l'abbaye** (23 F). Double plaisir de lecture pour un roman à la fois historique et policier : une intrigue bien menée noue et dénoue les ficelles d'un sordide complot médiéval.

Dans la collection *Castor poche Senior*, **L'Homme qui rajeunit** (23 F), de Jacques Asklund, traite sur un ton léger un grand thème du fantastique, le rajeunissement. Robert Letellier est un de ces golden boys au parcours idéal. Mais, sa réussite ne s'embarrasse pas de sentiment... Il sacrifie allègrement sur l'autel de la carrière son enfance et sa vie de famille. Quand sa femme le quitte

(inexplicablement, comme il se doit), un mage ne trouve rien de mieux à faire que de le transformer en enfant. Un agréable roman qui réserve quelques passages savoureux.

Des Crocs dans la nuit (23 F), de Gérard Herzhaft est la chronique d'un mois de vacances pas comme les autres raconté par Céline, une fillette aveugle. Depuis le début de l'été, les chiens ont un comportement étrange et menaçant. C'est l'été caniculaire qui les trouble, l'été des chiens. Le roman totalement dépourvu de violence, à l'atmosphère oppressante, traite avec beaucoup de délicatesse les démêlés de Céline avec les chiens, ses compagnons de tous les instants, la peur que le meilleur ami de l'homme peut soudain faire renaître. À la fin du livre, Céline et sa famille sont saufs ; quant au mystère, il reste entier. Un récit sans effets spéciaux, où le fantastique repose sur une atmosphère de plus en plus inquiétante.

De Michel Honaker : **Le Baron Ténèbres** (32 F). Dans une Écosse isolée par magie du reste du monde, Alagon Usher, sorcier allié des forces des ténèbres, poursuit dans une atmosphère crépusculaire une vengeance contre les autres magiciens. Comme d'habitude chez l'auteur, le récit, marqué par l'ambivalence des personnages, n'a rien de manichéen : les magiciens ne s'affrontent que pour le pouvoir, sont prêts à commettre les pires exactions. Lorsque l'affrontement tourne à son avantage, Alagon comprend la vanité de son combat : resté seul maître du terrain, au milieu des montagnes jaillissant de terre, orgueil ou humilité suprême,

il met fin à son univers en en brisant les piliers magiques. Un roman de *fantasy* tout en ambiance.

De Michel Le Bourhis : **Le Silence des ruches** (23 F). Le grand-père de Julien vient de mourir brutalement. L'enfant accompagne ses parents à l'enterrement, participe aux retrouvailles et aux rites familiaux, s'isole parfois pour mieux ressentir sa peine et rassembler ses souvenirs. Le récit est entrecoupé de courts chapitres qui sont autant de scènes du bonheur autrefois partagé avec un vieil homme très simple, aimant, plein d'une sagesse dont Julien tente de s'imprégner. L'écriture sobre sert un propos sensible.

■ Chez *Pocket Jeunesse*, en *Pocket Junior Romans*, d'Anthony fon Eisen, trad. France-Marie Watkins : **Le Prince d'Omeyya** (35 F). Judicieux passage dans une collection pour la jeunesse d'un texte publié chez Laffont il y a plus de trente ans. Les jeunes lecteurs pourront ainsi découvrir un roman historique en forme de grand roman d'aventures dont le héros est Abd-el-Rahman, dernier survivant de la dynastie des Omeyyades de Syrie, poursuivi par les Abassides, au VIII^e siècle. Le roman retrace toutes les péripéties de sa fuite, jusqu'en Espagne où il fondera la dynastie qui régnera sur Cordoue pendant plusieurs siècles. Émotion, suspense et dépaysement garantis.

De Klaus Kordon, trad. Jean-Claude Mourlevat : **Robinson et Juliette** (35 F). Jo, fils unique de parents aimants mais absorbés par leur travail, s'ennuie pendant les vacances et cherche un dérivatif à sa

solitude. Après avoir essayé d'attirer l'attention par un vol dans un magasin (il vole un livre, au hasard, *Robinson Crusoe*), il se fait offrir un canot pneumatique, ce qui lui permet d'explorer le lac voisin et de découvrir une île « déserte » où il entreprend de construire une cabane. Une vraie solitude de Robinson, enfin plaisante, bientôt brisée par l'arrivée d'un garçon, puis par celle d'une fille : une amitié est-elle encore possible ? Jo s'interroge sur ses sentiments, un imbroglio difficile à démêler entre le désir de pouvoir, la rivalité, la jalousie, l'estime de soi, le besoin d'indépendance et le besoin d'amour. Une bonne analyse psychologique, très fouillée et explicite, dans le cadre d'un récit au ton vivant.

De Alison Prince, trad. Nicole Ménage : **Voler n'est pas jouer** (35 F). À travers un atelier d'écriture et sous l'impulsion de sa meilleure amie, Kelly, 13 ans, revit des faits douloureux pour elle qui se sont déroulés il y a de cela un an. Elle s'était prise pour Robin des Bois et avait volé pour pouvoir donner aux pauvres. Depuis, plus personne dans sa famille ne voulait parler de cette histoire, et la jeune fille vivait avec sa honte enfouie profondément en elle. Le roman est un récit qui fait des allers-retours entre le présent et le passé, entrecoupé de monologues intérieurs et de pages d'écriture du livre qu'Angie et Kelly écrivent pour l'école. Un livre intéressant mais un peu trop démonstratif.

De Phyllis Reynolds Naylor, trad. Frédérique Pressmann : **Alice entre deux eaux** (35 F). Alice a 13 ans et sent bien qu'elle est en train de

quitter l'enfance. Elle s'interroge sur ce que c'est qu'être adulte, tout en sachant bien qu'elle ne l'est pas encore. Une présence féminine lui manque, car sa mère est morte, mais son heureux caractère, sa joie de vivre, son assurance malgré les doutes, lui permettront d'affronter plutôt gaiement cette période d'« entre-deux » finalement positive. Les détails amusants, très concrets, très quotidiens de ses expériences donnent au récit un ton vivant et léger.

En Pocket Junior Fantastique, **Un Raccourci dans le temps**, de Madeleine L'Engle, trad. Anne Crichton (37 F). Charles et Meg sont les enfants d'un couple de brillants scientifiques. Mais leur père a disparu depuis un an. Incapable d'en supporter l'absence, Meg est irritable et bagarreuse ; quant à son frère, un surdoué perçu comme un imbécile par les autres enfants, il se réfugie dans la compagnie de trois étranges vieilles dames, Mrs Qui, Mrs Quidam et Mrs Quiproquo. Ces charmantes sorcières tout droit sorties de Shakespeare ne sont autres que des extraterrestres engagés dans une guerre cosmique contre l'invasion des ténébres. Seuls trois enfants pourront vaincre le Mal : elles choisissent Charles, qui représente l'innocence, Meg, pour ses défauts et Calvin, un de leurs copains d'école, pour son aptitude à communiquer. Ils entament un voyage magique de monde en monde sur les traces de leur père, engagé dans le même combat. Des scènes fortes attendent le lecteur, qui voyage en leur compagnie entre planètes en sursis, où règne la beauté, et planètes vaincues où tout n'est plus qu'ordre et uniformité. Ce beau récit initiatique proche des

codes de la *fantasy* fait la part belle à la psychologie des personnages.

Johnny et les morts (37 F), trad. de Patrick Couton est peut-être le meilleur roman de Terry Pratchett. Le maire du village de Johnny Maxwell a vendu pour le franc symbolique le cimetière à une société de travaux publics qui va construire à sa place des bureaux. Johnny a la curieuse faculté de voir les morts s'ennuyer au quotidien de leur repos éternel. Et ceux-ci ne sont pas du tout d'accord avec le projet municipal. À quoi bon payer des impôts toute sa vie pour devenir SDF une fois mort ! Ils convainquent Johnny de sauver ses aïeux, les racines et la mémoire du village... Ou comment un petit garçon bouscule ingénument les manœuvres pas toujours très honnêtes d'un conseil municipal, malheureusement bien ordinaire. Les mécanismes de la corruption révélés avec beaucoup d'humour par le regard décalé d'un enfant.

■ Chez *Rageot*, dans la collection Cascade Policier, **Les Cachots de l'enfer** (45 F), de Michel Honaker, est une nouvelle aventure du Commandeur. Une créature fantastique terrorise le pénitencier de Salt Hills ; plusieurs prisonniers ont été aspirés dans des crevasses pour ne plus jamais paraître. On appelle donc Le Commandeur à la rescousse. D'abord mêlé aux détenus dans une atmosphère étouffante, il descend bientôt explorer le réseau de galeries qui court sous le bâtiment, dans une ambiance oppressante, à la suite d'une équipe de spéléologues de l'armée qui disparaissent l'un après l'autre. Une bonne histoire d'aventures fantastiques, qui se déroule

dans une lourde atmosphère de fin du monde.

■ Chez *Salvator*, de Gudrun Pausesewang, trad. Marie-Lys Wilwerth-Guitard, ill. Uschi Schneider : **Nina-Bonbon. Qui est le Dieu de Nina ?** (79 F). La petite Nina assiste, horrifiée, à la mort accidentelle d'une chatte dont elle recueille le chaton, en faisant la promesse solennelle d'en être responsable. Mais comme elle sait que sa mère ne veut pas de chat à la maison, elle se sauve et erre à travers la ville, consciente qu'il lui faut être à la fois celle qui rassure et protège et celle qui a besoin d'aide. Au fil de ses rencontres, elle s'interroge sur la dimension métaphysique de son aventure, le sens de la vie, de la mort, la présence de Dieu, celle du mal. Un propos sincère et sérieux, une intrigue touchante, mais l'articulation des deux aspects est parfois un peu artificielle.

■ Au éditions du *Seuil*, d'Hortense Dufour, ill. Blutch : **Charivari** (49 F). Putains, matrones et belle inaccessible, artisans, voleurs et autres joyeux drilles, composent toute une galerie de personnages hauts en couleurs pour cette plongée pittoresque dans le Paris du Moyen Âge : sous prétexte de narrer les amours d'un marchand de dentelles, Hortense Dufour s'amuse, non sans artifice parfois, à décrire les odeurs, les bruits, les mouvements de foule, dans une langue drue et savoureuse.

Dans la collection Fictions, d'Yves Heurté : **L'Atelier de la folie** (69 F). Quelque part en Amérique latine, dans un pays où règne la dictature, dans la prison Libertad (!),

on s'aperçoit d'une bavure : on vient de jeter en cellule une jeune bourgeoise « innocente », Maricruz, apparentée à des dignitaires du régime. Et voilà que la jeune fille, découvrant les horreurs perpétrées par les tortionnaires, refuse d'être libérée en échange de son silence. Ce grain de sable dans la machine policière provoque le déchaînement d'une terreur qui gagne tous les acteurs plus ou moins volontaires ou directement responsables d'une répression aussi sournoise que violente. Un roman à l'écriture rapide et efficace, dont les multiples personnages composent une « comédie humaine » incitant à la réflexion.

De Hubert Mingarelli : *Vie de sable* (59 F). Un récit lent, sans action, presque immobile, comme doit l'être par précaution l'enfant qui trouve une mine antipersonnel dans le sable et cherche à l'amadouer, en un long monologue d'un jour, avant de la déterrer. À douze ans, très solitaire, Emilio vit dans son monde de rêves et de toute-puissance et confie à la mine autant qu'il s'avoue à lui-même ses rêves, ses pensées et ses hésitations d'enfant : s'il va pêcher des truites ou des poissons-chats aujourd'hui, s'il faut admettre ou non que son père est un bon mécanicien, s'il faut parler de son élevage de poissons-chats et du cabanon ou non. Le lecteur plonge au cœur de l'enfance, celle qui prête une âme aux choses, pose les questions et donne les réponses en même temps, n'a que faire des conseils étriés des adultes et réussit des exploits sans éprouver le besoin de les dire.

De Jean-Paul Nozière : *Adieu mes jolies* (69 F). Au guidon d'une fausse Harley-Davidson poussive, Alix

Alix, aventurier devenu pour l'occasion détective, débarque dans un trou pourri où, dit-on, il y a des chances de mettre la main sur un trésor : le nombril - en diamant - d'une statuette de Sainte Rade-gonde. Décor minable, rêves grandioses, personnages glauques : le ton est donné d'un polar parodique où Jean-Paul Nozière manipule avec virtuosité tous les ingrédients du genre pour jouer à la fois d'une atmosphère inquiétante et sordide et de la dérision.

■ Chez Syros, dans la collection *Souris Noire*, de Marc Menonville : *Trois soleils mauves* (29 F). Témoins involontaires d'un enlèvement dans Beyrouth en guerre, deux enfants sont obligés de fuir. Ils croient trouver refuge d'abord en Israël, puis à Paris où leurs ennemis, mais sans doute aussi de mystérieux protecteurs, parviendront à les retrouver. Ils comprendront finalement de quels conflits ils sont l'enjeu. Une intrigue prenante, parfois un peu embrouillée, qui restitue bien le désarroi des victimes d'une violence à multiples visages.

Passage en édition pour la jeunesse, dans la collection *Les Uns les autres*, d'un titre précédemment paru chez Calmann Lévy : *La Vie des charançons est assez monotone* (59 F), de Corinne Bouchard. Un pamphlet aussi drôle et lucide que virulent et désespéré sur la condition des profs de lycée. Les ados qui sont les premiers concernés par ce point de vue « de l'autre côté de la barrière » devraient - s'ils se décharançonent ! - y trouver une échappatoire à la monotonie.

F.B., A.E., S.M., J.T.

BANDES DESSINÉES

■ Après *Oumpah Pah*, Albert Uderzo réédite, aux *Éditions Albert René*, *Jehan Pistolet* (54 F), une autre de ses créations avec le regretté René Goscinny. De fait, il s'agit de leur première vraie collaboration, élaborée au cours des années 50. Cette loufoque histoire d'aspirants corsaires sent le galop d'essai mais contient quelques réjouissants moments. Goscinny rode encore ses gags. Uderzo change de style graphique à vue, se cherche mais possède déjà le sens de la caricature. Ça n'est pas forcément indispensable, mais ça éclaire d'un jour inattendu la trajectoire future d'un duo qui révolutionna la bande dessinée française.

■ Autre ressortie bienvenue, chez *Albin Michel-Éditions des Savanes*, *Le Meilleur du Grand Duduche* (98 F) de Cabu. On a oublié que le pilier de *Charlie Hebdo* et du *Canard Enchaîné* fut un des premiers collaborateurs de *Pilote*, pour qui il inventa ce personnage de lycéen rêveur, timide et contestataire, le Grand Duduche. Victime sans défense d'un système scolaire absurde, il garde une certaine innocence, mâtinée d'un goût de la contestation qui va croissant à mesure que l'on approche de Mai 68. Duduche est exemplaire d'une époque, qu'il ne représente pourtant qu'imparfaitement : nostalgique incurable, il déteste le monde moderne et préfère les vieilles voitures et le jazz de Cab Calloway à toutes les novations des années 60 et 70. Cabu a mis beaucoup de lui-même dans ces pages qui ont dans l'ensemble bien vieilli.



Victor, le voleur de lutins, J.L. Loyer, Delcourt

■ Chez *Casterman*, pas vraiment de nouveauté du côté d'Adèle Blanc-Sec. Le 9^e tome de ses aventures, *Le Mystère des profondeurs* (54 F), se situe dans le droit fil des sept opus précédents, ce dont certains lecteurs se plaignent. Nous ne sommes pas de ceux-là et rions toujours de bon cœur de ce recyclage délirant des poncifs du roman populaire, où l'on trouve des allusions à l'actualité la plus récente. Si l'on accepte de se couler dans le schéma immuable du feuilleton et de savourer les situations saugrenues et les dialogues tantôt grinçants, tantôt absurdes mitonnés par Tardi, on s'amuse vraiment bien.

■ Nous n'avions pas évoqué « La Complainte des landes perdues », trilogie imaginée par Rosinski et Dufaux, dont le dernier volet, *Kyle of Klanaeh* (78 F), vient de paraître chez *Dargaud*. Clairement destiné aux adolescents et aux adultes, c'est un des nombreux récits fantastiques d'inspiration celtisante qui ont fait florès ces dernières années dans la production BD. On sait le goût de Rosinski pour ce genre d'univers, et son dessin charpenté donne vie et épaisseur aux fantômes plutôt morbides de Dufaux. L'ensemble se lit

sans ennui, mais ne réserve cependant pas de surprise inoubliable. Du bon travail de professionnels.

L'infatigable Trondheim vient encore de publier un album, où son héros Lapinot n'apparaît cependant pas (normal pour une série qui s'appelle *Les Formidables aventures sans Lapinot* ! on annonce une de ses nouvelles aventures pour très bientôt). *Ordinateur mon ami* (59 F), titre de l'ouvrage qui nous occupe présentement est en fait un recueil de courts gags ayant pour thème l'ordinateur et ses usagers, parus pour la plupart dans un mensuel spécialisé. Les « computers nerds » se régaleront à coup sûr du regard moqueur que Trondheim porte sur leurs drôles d'habitudes. Dans le genre « satire sociale souriante », c'est une réussite, même si ce n'est pas le plus indispensable des titres de Trondheim.

Alors que l'intégrale de ses aventures ressort en gros volume, Achille Talon connaît une seconde jeunesse, due aux efforts conjoints de Widenlocher et Godard. La raison de cette résurrection est que Greg, créateur du bouillonnant Achille, a vendu les droits de son personnage à son éditeur, qui tente ainsi de lui redon-

ner un nouveau public. Que dire d'Achille Talon à la main verte (52 F), premier titre de cette seconde époque ? Godard a parfaitement repris la lettre et l'esprit des dialogues amphigouriques de l'original et le trait rondouillard de Widenlocher est fidèle au graphisme de Greg. Les gags en deux pages sont parfaitement agencés. Le tout se lit sans déplaisir particulier, et s'oublie complètement sitôt l'album refermé.

■ Belle salve de nouveautés pour enfants chez *Delcourt*, dans laquelle on distinguera *Le Maître des brumes* (55 F), deuxième tome de *Toto l'ornithorynque*, de Yoann (Chivard) et (Éric) Omond, qui affiche les mêmes qualités que le premier : superbe travail de coloriste de Yoann, scénario linéaire et cependant plein de rebondissements d'Omond. La morale qui conclut le récit (il ne faut pas juger les gens sur la mine) est amenée avec un mélange de subtilité et d'évidence qui devrait réjouir les plus jeunes lecteurs.

Les 6-10 ans plongeront sans difficulté dans *Apprendre à frissonner* (55 F) de Mazan, qui poursuit avec succès ses adaptations des contes de

Grimm. Dessin clair, récit bien découpé, là aussi le souci de lisibilité est patent. Du bon travail.

Jeune auteur révélé par un album en noir et blanc pour adultes, Jean-Luc Loyer se lance à son tour dans le récit pour enfants. Victor, le voleur de lutins (55 F) brille par son ambition, et (c'est semblait-il une constante dans la production Delcourt pour enfants) son travail tout à fait réussi sur les couleurs. Le scénario, qui joue avec quelques-unes des situations les plus classiques du conte pour enfants, mélange les registres sans complètement convaincre, mais cette première tentative est somme toute prometteuse. On souhaite une suite.

Chez le même éditeur, les adolescents vont retrouver avec joie deux séries humoristiques, Garulfo d'abord, de Maïorana et Ayroles, dont le tome 4, L'Ogre aux yeux de cristal (78 F), ne connaît aucune baisse de régime, et poursuit son impayable mise à sac des contes traditionnels où la grenouille-transformée-en-beau-prince-charmant-séduit-la-fille-du-roi. Cette dernière se trouve d'ailleurs en bien mauvaise posture chez l'ogre mais nous n'en dirons pas plus, l'affaire étant passablement embrouillée.

Ensuite, la série Donjon de Trondheim et Sfar, dont le second tome, Le Roi de la bagarre (58 F) est paru. Le palmipède qui est le héros de cette saga fantastique au second degré est toujours aussi maladroit, et l'on rit à chaque page des trésors d'imagination que déploient les auteurs pour le tirer - provisoirement - des mauvais pas où sa naïveté et sa faible constitution l'ont plongé.

■ Jérôme K. Jérôme Bloche est désormais un détective chevronné. Dodier publie chez Dupuis le treizième épisode de ses aventures policières, Le Pacte (54 F), qui a cette fois Paris pour cadre exclusif. Suspense, humour, goût du détail quotidien, Dodier mélange tout cela avec un indéniable savoir-faire et, s'il ne nous surprend plus, il nous charme toujours autant. Recommandé.

À Armes égales, ill. Taduc, Les Humanoïdes Associés



« On nous a changé Spirou ! » se sont exclamés certains lecteurs fidèles de la série vedette de chez Dupuis. C'est un fait que pour le 46^e volet de ses aventures, Machine qui rêve (49 F), Tome et Janry ont sacrément transformé le groom du plus vieil hebdomadaire de BD encore sur le marché. Une revenante, Seccotine (qui refuse ce surnom et veut qu'on l'appelle dorénavant par son vrai prénom, Sophie) participe à ce changement, qui fait penser à certains coups éditoriaux similaires advenus outre Atlantique il y a quelques années à des institutions comme Superman ou Batman.

Machine qui rêve se situe d'ailleurs clairement dans le champ de la

science fiction, et désacralise quelques-uns des traits distinctifs de la série : à la trappe le costume rouge et le traité semi-réaliste, finies les aventures teintées d'humour ! Spirou est devenu un vrai jeune homme et ses aventures sentent le drame et le danger. Frappé d'amnésie, il est à la recherche de son passé et de sa vraie personnalité. La métaphore est transparente, même si le scénario n'est pas d'une fracassante originalité. Les auteurs pourront-ils tenir sur le long terme le pari de cette émancipation ? Sans doute, d'autant que l'indéniable succès du Petit Spirou, clairement situé dans le registre de l'humour, la favorise.

■ Letendre mélange western et Kung Fu dans À Armes égales (64 F), second volume de la série Chinaman aux Humanoïdes Associés, qui prend son essor grâce à l'excellent dessin de Taduc, dont l'évolution depuis le tome 1 s'avère impressionnante. On attend la suite avec une curiosité accrue.

■ Après un long silence, la plus charmante hôtesse de l'air de la bande dessinée, Natacha, revient pour sa 18ème aventure, publiée par Marsu Productions. Pour l'occasion, François Walthéry s'est adjoint les services du père de Jeanette Pointu, Marc Wasterlain, son ancien compagnon du studio Peyo, où ils dessinèrent ensemble les aventures des Schtroumpfs. Il n'est certes pas question de petits bonshommes bleus dans Natacha et les dinosaures (49 F) mais bien des grosses bêtes du mésozoïque, que Natacha et un groupe de jeunes passagers qu'elle accompagne rencontreront à l'occasion d'un voyage aux Galápagos. On sent la patte de Wasterlain dans le souci documentaire et la profusion de détails dont regorgent les pages de cet album. Les clins d'œil à *Jurassic Park* ne manquent pas, et l'on s'amusera tout autant des convergences sans doute involontaires qu'il y a entre cette histoire et *Les Dents du dragon* du hollandais Kuijpers, jadis paru aux Humanoïdes Associés. Les auteurs se sont visiblement amusés à accumuler les chausse-trappes sous les pas de Natacha, mais nous avons quant à nous éprouvé un certain essoufflement à suivre jusqu'au bout les protagonistes de cette histoire. Nous aurions aimé qu'on ménage quelques pauses dans cette accumulation de coups de théâtre. Mais sans doute n'aimons-nous pas assez les dinosaures...

■ La bonne surprise de cette livraison est sans conteste *Le Petit polio* (69 F), de Farid Boudjellal aux éditions Soleil. Avec cette chronique clairement autobiographique, Boudjellal retrouve l'ambiance de son premier album, *L'Oud*, qui ressort pour l'occasion chez le



Petit Polio, ill. F. Boudjellal, Soleil Productions

même éditeur. Situé à Toulon, *Le Petit polio* brosse avec humour et sensibilité ce qu'était le quotidien d'une famille immigrée algérienne à la fin des années 50. Le contexte politique et social est évoqué de façon incidente (une impressionnante scène de ratonnade est traitée hors champ, et la visite de De Gaulle à Toulon rapportée sur le mode franchement humoristique). Boudjellal concentrant son récit sur la vie quotidienne de l'enfant qu'il était alors. En ressort l'amitié d'une bande de gosses, indifférents aux races et conditions sociales, et la passion précoce du héros pour les BD, au premier rang desquels Blek le Roc, héros de tous les gamins qu'on n'appelait pas encore les Beurs.

Études

■ À tous les lecteurs, jeunes ou moins jeunes qui demandent où ils pourraient trouver un livre qui explique comment on fait une bande dessinée, on pourra désormais recommander sans réserve **BD mode d'emploi** (34 F), le livre de Jean-Benoît Durand, paru aux éditions Flammarion, dans la collection Castor Doc. Ce petit volume offre une claire synthèse abondamment illustrée des différentes étapes de la réalisation d'une bande dessinée, un glossaire, des listes d'adresses fort utiles, bref, tout ce qu'il faut savoir pour faire de la bande dessinée comme un vrai professionnel. De quoi susciter des vocations...

■ **Hergé** suscite décidément les études de toutes sortes, d'intérêt fort divers. Ces derniers mois, sont parus chez le même éditeur, *Le francq*, deux volumes qui éclairent le travail du père de Tintin d'une lumière inattendue. Le premier, **Trace R.G.** (325 F), nous vient de Hollande, où il est initialement paru voici quelques années. Son auteur Huibrecht van Opstal a recensé tous les emprunts qu'Hergé a pu faire à droite et à gauche pour constituer ce qui deviendra ensuite son style, la fameuse « ligne claire ». On savait qu'au cours de ses années de formation, Hergé avait bien regardé certaines bandes américaines (*Bringing Up Father* de McManus, en particulier). D'un encyclopédisme sans limite, les recherches de van Opstal nous permettent de voir qu'Hergé avait également fait son miel du travail de ses contemporains dans le domaine de l'illustration, du cinéma, du dessin de presse, de la publicité, etc. Touffu, traduit assez approximativement (certains passages frisent le sabir), *Trace R.G.* s'avère pourtant passionnant en ce qu'il permet de voir le style hergéen se constituer sur un laps de temps finalement assez court. Une fois les fondations de son style posées, Hergé n'en bougera plus et ne fera ensuite qu'affiner, soustraire, par souci de lisibilité maximum.

Le second volume, *Tintin chez Verne* (129 F) aborde l'œuvre d'Hergé dans les rapports qu'elle entretient avec les romans de Jules Verne. Les auteurs, Tomasi et Deligne, l'un « vernien » et l'autre « tintinophile » ont mis en commun leurs connaissances et montrent comment, malgré les déclarations d'Hergé, qui niait toute influence de l'écrivain nantais sur son propre

travail, Verne a pu nourrir son imaginaire et sa création non seulement par le texte, mais également par les nombreuses illustrations qui accompagnaient les premières éditions Hetzel. Il faut avouer que la somme des convergences s'avère troublante.

■ À l'occasion de l'exposition que le Musée de la bande dessinée consacre à Raymond Macherot, les éditions *Mosquito* ont édité une monographie qui rend l'hommage qu'il mérite au père de Chlorophylle et Sibylline. Une interview-fleuve, plusieurs articles et une bibliographie exhaustive permettent de remettre à sa place (l'un des premières) l'un des maîtres de l'école franco-belge. L'iconographie, constituée pour l'essentiel d'inédits ou de documents rares, est remarquable.

J.P.M.

ART

■ Chez *CERA-nrs Éditions*, de Bruno Munari : **Les Machines de Munari** (119 F). Voir rubrique « Chapeau ! » p. 22.

■ Chez *Mango Jeunesse / Réunion des Musées Nationaux* de Olivia Barbet-Massin et Caroline Larroche : **Une Année au musée : un tableau pour chaque jour** (99 F). 365 tableaux pour 365 jours : ce livre au format carré est un calendrier perpétuel où à chaque jour correspond une œuvre. Certains tableaux marquent exactement « l'événement » : 3 mai (« Le Trois Mai » de Goya), 21 juin (« L'Été »

de Puvis de Chavanne), 14 juillet (« Rue pavoisée » de Dufy), 15 août (« L'Assomption de la Vierge » de Poussin). Mais ce principe n'est pas systématique (pas de référence au printemps pour le 21 mars, rien sur le poisson pour le 1er avril). On a l'impression parfois que certaines œuvres auraient pu se trouver à d'autres dates. Toutefois le choix des peintres est très large (des Primitifs flamands à la peinture contemporaine) et les reproductions sont de qualité. Chaque tableau est accompagné d'une courte explication et d'une question se rattachant à la scène représentée. Un joli objet qui reste toutefois limité pour une initiation à l'histoire de l'art.

■ Chez *Mila Editions*, de Mila Boutan : **Vitraux** (149 F). D'emblée le petit lecteur est interpellé par le tutoiement. Mila Boutan l'invite à se rappeler comment il voit les vitraux lorsqu'il les regarde dans une église. Elle le place immédiatement dans l'observation et la perspective. Employant les termes précis (plomb, feuille de verre, paraison...), elle explique la fabrication d'un vitrail et montre comment les contraintes techniques ont été judicieusement détournées par les artistes (la disposition dans l'espace, la séparation des scènes par le plomb donnent des perspectives saisissantes, le découpage par petits espaces permet de raconter une histoire et de juxtaposer plusieurs scènes, la gamme restreinte de couleurs devient un « code »). Elle donne quelques exemples de thèmes récurrents dans l'art du vitrail (scènes religieuses, présentation des métiers...). Puis, un petit historique nous montre comment cet art a évolué du Moyen Âge, temps des cathédrales jusqu'au XX^e siècle où des artistes comme Chagall ou